

## SONNET SUR LA RIVIÈRE DE MEUSE

Qui est ce gentil fleuve à l'onde cristalline  
 Qui a ces bords bordez de maint et maint rocher,  
 Semblent par leur cimetz les cieux mesmes braver  
 Et font que maint chasteau sur les nues domine ?

Où le saulmon, la truite, et le barbillon mince,  
 Pour fraier, le gravier, et où l'on voit nager  
 Dix mille autres poissons qu'on voit féconds peupler  
 De bourgeois escailler cest' eau argentine.

En la noire forest n'y a tant d'arbriseaux  
 Qu'on y peult voir flotter de barques et batteaux,  
 On conteroit ses bourgs et ces cités puissantes.

Ha ha ! je le cognois à son Liège opulent :  
 C'est toi, Meuze, qui vas le tien cours serpentant  
 Jusques dedans les eaux de l'Océan bruyantes.

JÉRÔME DE WINGHE.  
 Tournai, 1592.

## §

Dans *la Vie* (février), M<sup>me</sup> Judith Cladel rend un pieux hommage à M<sup>me</sup> Judith Gautier qui vient de mourir :

Entretemps, cette amoureuse de toute beauté, prédestinée par une éducation unique, par la fréquentation, chez son père, des plus grands poètes, peintres, sculpteurs et musiciens de l'époque, qui la regardaient grandir parmi eux, avec le respect tendre dû à une muse adolescente, par son mariage avec Catulle Mendès, talent de complexité déconcertante, mais si sincère, passionnée d'art, cette grande amoureuse s'éprit totalement, avant l'heure du snobisme, de la musique de Wagner et elle consacra un livre à l'œuvre poétique du Dieu de la Tétralogie : le troisième volume de ses *Mémoires*. *Le Troisième rang du Collier* n'est même que la narration charmante d'exaltation esthétique et en même temps de bons-sens, de clairvoyance discrète et gamine, du voyage qu'elle fit en 1869, avec Mendès et Villiers de l'Isle-Adam, afin d'aller rendre les hommages du culte au futur Jupiter de Bayreuth, alors exilé volontairement à Tribschen, en Suisse. En reconnaissance de tant de pur enthousiasme, Richard Wagner la prit d'être la marraine de Siegfried, son fils. Cette grande imaginative ne pouvait que s'attendre à voir Siegfried Wagner maintenir intacte la pureté du glaive symbolique confié à la main du héros, son patron. Mais lorsque, en septembre 1914, conte Emile Bergerat dans une page émouvante, « sur la liste infâme des quatre-vingt-seize, on montra à Judith Gautier la signature de son filleul, tout en elle s'écroula. »

« Elle ramassa ses livres, ses chats, ses canaris et, Walküre désarçonnée, elle s'enfuit de Paris pour n'y plus revenir. L'autel était profané, le rêve fini, tout mentait sous le soleil. Ce fut de Saint-Enogat, vieux bourg breton, où elle avait une petite villa d'été, qu'elle transporta et fixa ses livres et ses icônes ; elle n'en est plus sortie vivante ».

La belle artiste était insuffisamment connue du grand public. Pour at-

teindre à la notoriété bruyante, elle était bien trop discrète, trop dédaigneuse de la publicité vulgaire, trop avare d'un temps précieusement consacré à l'étude, au travail, à l'amitié, à la fantaisie d'un esprit toujours infiniment élégant dans ses caprices d'art, car elle sculptait non seulement des bustes et des statuettes, mais des marionnettes, jolies comme des poupées d'autrefois, avec lesquelles elle organisait, aidée d'amis de choix, des représentations d'œuvres poétiques et musicales.

Si la foule sait à peine que vient de disparaître cette princesse de Lettres, qui représentait avec Pierre Loti, comme le dit très justement Remy de Gourmont, le goût de l'exotisme dans la littérature française contemporaine, si elle ignore que s'est tue, pendant l'horrible vacarme de la guerre, la voix de cette femme qui possédait à si haut point le grand don maternel de conter, le pouvoir de bercer nos âmes avec de belles histoires, artistes et lettrés l'honoraient et l'aimaient comme elle le méritait.

L'Académie Goncourt, interprétant délicatement la pensée de son fondateur, n'avait pas manqué au doux devoir envers lui d'élire Judith Gautier qui représentait à merveille, par sa présence en sa compagnie, l'amour si vif du Maître écrivain pour les choses et l'art d'Extrême-Orient.

MEMENTO. — *La Revue hebdomadaire* (5-12-19 janvier) commence un très remarquable roman de M. Henri Bachelin : « Le Serviteur », qui est une œuvre profonde et belle. — M. Gabriel Hanotaux décèle les magnifiques ressources d'énergie de sa pensée dans un article venteux : « Sanctions économiques de la guerre et de la paix ». Puisse ce grand homme écrire encore cent volumes, mais ne plus jamais diriger les affaires étrangères de la France ! Il empêche qu'on le lise, par la vertu même de son style. Quai d'Orsay, ses erreurs serviraient naturellement les adversaires que, de bonne foi, il voudrait abattre. L'Allemagne profite, aujourd'hui, de la belle alliance franco-tsariste qui a, autant que Richelieu pour le moins, porté M. Hanotaux à l'Académie. Qu'il y reste, ô dieux immortels ! Qu'il s'occupe du passé et ne dirige plus rien que son illustre vie !

*Le Scarabée* (janvier). Un aimable poème de M. Maurice d'Arbeuil : « Le mauvais livre ». Une jolie pièce de M. Etienne Marie : « Vieille fille ». Des vers fluides, élégants, musicaux de M. E. Cagin : « Trois fleurs ».

*La Mouette* (15 janvier) qui en est à son n° 2 et « est fière d'inscrire à son frontispice : La Conscience. La Foi. L'Espérance. La Charité », *la Mouette* « crie dans la tourmente : maudite, maudite soit la guerre ! » Elle a son nid : 20 rue du Perrey, au Havre.

M. Julien-le-Pauvre y publie un sonnet : « Fleurs d'Amertume » dont voici le vers initial :

« Ma vie est comme un vase où l'on vient jusqu'au bord.

Très aimablement, la rédaction conseille des abonnés :

« R. L. — C'est avec sympathie que j'ai lu votre envoi. Vous êtes poète, mais encore trop jeune poète. Votre facilité vous nuit plus qu'elle ne vous oblige. Beaucoup de rimes banales : bonheur et malheur ; trop d'inversions fâcheuses. Vous le savez comme moi : « C'est par leurs qualités qu'il faut égaler les autres, et non par leurs défauts. » Lisez Lamartine. Condensez vos idées. Travaillez. Un jour, vous serez des nôtres. »

C'est gentil, n'est-ce pas ?